

Festival de Cannes — Prise II **Films de femmes**

Pierre Pageau

Number 280, September–October 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67378ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2012). Festival de Cannes — Prise II : films de femmes. *Séquences*, (280), 4–5.

Festival de Cannes — Prise II

Films de femmes

Nous avons cherché ces films que Thierry Frémeaux n'a pas trouvés pour sa Compétition officielle : des films réalisés par des femmes. Après une année record l'an dernier, c'était la disette en 2012. Parmi les œuvres vues, nous en avons trouvé trois, et de qualité, dans les trois autres sections — **Camille redouble** (Quinzaine des réalisateurs), **Djeca / Les enfants de Sarajevo** (Un certain regard), **Augustine** (Semaine de la critique) —, qui toutes expriment un point de vue féminin sur le monde.

Pierre Pageau

Augustine d'Alice Winocour est un petit film qui est passé totalement inaperçu à Cannes cette année; c'est ce qui se produit souvent pour les films dans la section « Semaine de la critique ». Pourtant, il méritait le détour. *Augustine* est l'équivalent féminin du *Dangerous Method* de Cronenberg. Ici, la patiente se nomme Augustine et le « guérisseur » se nomme Jean-Martin Charcot (1825-1893); psychanalyste avant son temps, professeur de Freud, premier spécialiste de la neurologie). Le récit relate donc un fait vérifiable historiquement, comme l'était aussi la relation entre Jung et sa patiente dans le film de Cronenberg. Une voix off ouvre le film. Nous aurons une narration qui sera un témoignage sur le vécu d'Augustine. Elle est servante dans une famille de riches. Un jour, au moment de servir ses maîtres, elle se met à trembler, puis s'étouffe; on va la considérer dès lors comme « possédée ». C'est ainsi qu'elle se retrouve chez le docteur Charcot, devenant bientôt pour lui celle qui l'aidera à prouver à ses confrères scientifiques que l'hypnose peut guérir certains traumatismes neurologiques. Augustine souffrirait selon Charcot d'une « hystérie ovarienne »; il cite Maupassant (qui n'avait pas une idée particulièrement positive des femmes et de leurs maladies): « De tout temps, les femmes ont été des hystériques. » La réalisatrice, à travers les propos d'un Maupassant, ou ceux de la confrérie de Charcot, révèle une misogynie bien présente à l'époque. Charcot ne semble pas vraiment avoir une aversion pour la femme, son corps et ses comportements, mais il s'en sert comme un objet d'étude scientifique, utile dans sa quête de subventions pour maintenir son hôpital en opération. Lors d'une démonstration de sa méthode devant un groupe de spécialistes et de financiers, Augustine va ainsi feindre la maladie, son « hystérie », pour aider Charcot. Le lien se fait; le transfert, souvent ambigu, entre la patiente et le docteur s'accomplit.

Mais si, dans un premier temps, la religion se présente comme la grande valeur refuge pour Rahima, la fin nous démontrera que c'est son rêve d'une famille enfin réunie qui lui importe le plus.

Le film est fondamentalement conçu pour la télévision et cela se ressent, c'est dommage. Mais le point de vue critique, féministe, lui donne une vigueur qui compense pour cette mise en scène conventionnelle. De plus, la reconstitution d'époque n'est pas

surchargée et dresse un portrait fort juste des mœurs du temps.

Dans la section *Un certain regard*, le film *Les Enfants de Sarajevo* (*Djeca*) d'Aida Begic (de Bosnie-Herzégovine) se mérite une Mention spéciale du jury; il aurait eu sa place en compétition officielle. La réalisatrice est venue chercher son prix en portant fièrement son hijab, en toute connaissance de cause, avec beaucoup de dignité. Le film nous fait comprendre ce choix. Rahima (23 ans) et son frère Nedim (14 ans) habitent à Sarajevo. Ce sont deux orphelins de la guerre de Bosnie. Rahima trouve un réconfort dans l'Islam et elle a décidé de porter le voile. Elle fait ce choix à la suite de trop nombreux actes de barbarie perpétrés contre la communauté musulmane et espère que son frère suivra ses pas. Mais si, dans un premier temps, la religion se présente comme la grande valeur refuge pour Rahima, la fin nous démontrera que c'est son rêve d'une famille enfin réunie qui lui



Les Enfants de Sarajevo

importe le plus. Ce film est une vaste métaphore de la réalité, où se mêlent guerre fratricide et rêve de réconciliation. La vie de ces orphelins se complique lorsque, à l'école, Nedim se bagarre avec le fils d'un puissant ministre du pays. L'incident déclenche une série d'évènements qui permettront à Rahima de découvrir que son jeune frère mène une double vie. Il est aussi délinquant (comme elle l'a elle-même été durant sa propre adolescence). Produit d'une société qui a perdu toute compassion. Fruit d'une guerre de classes sociales aussi bien que d'une guerre de religion.

Le parti pris de ne suivre, caméra à l'épaule, que le point de vue de Rahima, est une des bonnes idées formelles de ce film porté par le visage, le regard, le corps de cette actrice (Marija



Pikic), et par son tempérament fort. Cette caméra souple, dans l'esprit du cinéma direct, très proche du documentaire d'une certaine façon, nous implique aisément dans un drame à la fois individuel et collectif. Des images au grain de style vidéo se mêlent à des images d'archives (mémoire de Rahima); un contraste est créé par une bande-son composée de musique classique, qui s'oppose à ces images d'un quotidien difficile. Bref, c'est une œuvre pleinement cinématographique ayant une portée sociale, humaine. Et féministe.

... le film de Noémie Lvovsky est beaucoup plus fin, original, et témoigne vraiment d'un point de vue féminin sur le monde.

Camille redouble de Noémie Lvovsky est, quant à lui, une perle, un coup de cœur. C'est une comédie intelligente, qui plaît facilement, avec émotion et finesse. Il était présenté dans la section de la Quinzaine des réalisateurs et a obtenu le prix SACD (Société des auteurs) 2012. Une divorcée d'une quarantaine d'années y retrouve ses 16 ans (Noémie Lvovsky, qui joue les deux rôles). En effet, dans ce film qui mélange conte de fées et science-fiction — un croisement entre *Back to the Future* et *Big* —, Camille vit un retour dans le temps, lors du réveillon du Nouvel An de 2008, qui la ramène à 1985. Hollywood nous a bien donné *Freaky Friday* (2003), qui exploitait le même filon, mais le film de Noémie Lvovsky est

beaucoup plus fin, original, et témoigne vraiment d'un point de vue féminin sur le monde. Le comique vient du contraste entre le présent actuel et le passé revécu par Camille; des dialogues aussi, du jeu des comédiennes et de la mise en scène. Ceci est particulièrement vrai au moment où Camille se voit dans l'obligation de renouer avec son ex-mari, qui l'a larguée pour une plus jeune. Que va faire Camille (bien informée évidemment de ce qui adviendra de cette relation grâce au présent de 2008) de ce passé retrouvé? Comme souvent dans ce genre de récit, on est devant l'inévitable; on ne peut rien prévenir. Ainsi, Camille, sachant que sa mère va mourir d'une crise cardiaque en 2008, fera tout ce qu'elle peut (en 1985) pour changer ses habitudes, mais en vain.

Le traitement visuel imite ici en partie celui de la comédie américaine, avec un mélange de nuances brillantes, colorées à la façon de bonbons. Lvovsky utilise habilement un assortiment éclatant de coiffures et d'accoutrements des années 1980. En bonus, il y a de petits *caméos* de Jean-Pierre Léaud en horloger étrange et Mathieu Amalric en professeur inquiétant. *Camille redouble* est le cinquième film de Noémie Lvovsky et nous rappelle *La vie ne me fait pas peur*, réalisé en 1999. Il s'agit aussi d'une comédie sur un *coming of age* d'adolescentes, pétillante d'humour et de vérité. Ces deux films dont Lvovsky est à la fois la scénariste, la réalisatrice et la comédienne principale expriment bien une vision de femme. Comme chez Aïda Bégic et Alice Winocour, par le scénario, le jeu, la mise en scène, on y déboulonne allègrement les stéréotypes.